

S Réinventer la ville,  
C par Jacques Ferrier,  
S Entretien réalisé par Pascal Delannoy et Jean-Christophe Ogier.

Dans votre enfance, votre imaginaire, votre vie, à travers les films, la BD, la littérature, quelle représentation aviez-vous de la ville américaine et de New York en particulier ?

Avant d'y être allé, j'ai comme beaucoup découvert la ville américaine à travers le cinéma. Le génie u.s. a été de réussir à superposer à la ville réelle, une ville rêvée, réinterprétée, fantasmée qui a fait le tour du monde et que l'on découvre très tôt à travers les séries télé et le cinéma. Avec la musique de Gershwin en fond sonore et Diane Keaton qui crève l'écran, Manhattan est indissociable du film de Woody Allen. Le cinéma a pour moi définitivement une influence majeure. Ensuite, il y a une deuxième approche de la ville américaine qui passe par la littérature. Los Angeles, New York ou Chicago servent de toile de fond à de grands romans, notamment des polars, qui impressionnent toujours beaucoup l'esprit adolescent.

Donc il y a bien un point commun entre la ville américaine et le cinéma : ce sont deux symboles du XXe siècle ?

C'est pour ça que la ville américaine est véritablement la ville du XXe siècle. Elle occupe deux espaces : celui traditionnellement occupé par la ville, l'espace partagé réel du voyageur, la réalité physique. Il faut y aller, il faut y être. Mais la nouveauté de la ville américaine, c'est son emprise sur l'imaginaire, celui du lecteur et surtout celui du spectateur de cinéma.

Toujours à propos de cette cité fantasmée, avez-vous ressenti ou analysé, avant même d'y aller que la verticalité de la ville américaine est celle du pouvoir, des bas-fonds jusqu'aux sommets ?

Ville verticale, oui et non! Cette idée est essentiellement associée à New York et dans une moindre mesure à Chicago. Mais il ne faut pas oublier que Hollywood, c'est Los Angeles, et que la population d'Hollywood en 1850 était de cinq cents personnes contre cinq millions en 1950. Donc s'il y a une ville américaine qui tout autant que New York s'est imprimée dans la conscience du XXe siècle occidental et même planétaire, c'est bien Los Angeles via les studios du cinéma. Il y a certes la verticalité mais je crois qu'il y a aussi dans le rêve de la ville américaine l'idée des grands espaces, et de la rue qui n'en finit pas. Il y a Los Angeles, il y a San Francisco et les célèbres courses poursuite en voiture, comme dans le film Bullitt si on parle de cinéma. La ville américaine a toujours joué sur ces deux rôles, ces deux registres : l'hyperdensité verticale, immédiatement contrebalancée par d'autres images : le grand horizon, la ville à l'infini, la ville de la voiture.

Etait-ce aussi pour vous la ville d'une immigration réussie, ou prétendue telle, c'est à dire un rêve d'une ville idéale où on peut venir du monde entier s'installer, où on se retrouve dans une cohabitation qui fonctionne ?

S Oui, il est clair que cette ville de différentes colorations ethniques,  
C n'est pas qu'un rêve, malgré des problèmes bien réels évidemment. Je  
S pense que c'est quand même une réussite qui à ma connaissance n'existe pas  
ailleurs, pas même en Europe. Si on regarde les quartiers new yorkais,  
portoricains, italiens, irlandais et autres, sans parler de Harlem, il y a  
véritablement là une ville qui a joué le rôle d'abord de juxtaposition et  
puis, petit à petit, de communauté. Ce n'est pas la conception française  
de l'intégration, mais cette vision a finalement très bien marché. Et ce  
n'est pas un hasard si maintenant, quand vous voulez aller vivre à Los  
Angeles il faut apprendre l'espagnol aussi bien que l'anglais. Il y a  
donc, c'est vrai, l'idée que la très grande ville américaine est aussi  
la très grande ville mondiale, le creuset où se sont fondues nombres de  
cultures. Le melting pot est une réalité aux Etats-Unis.

Premier voyage à New York ? Premier bonheur, première déception ?

Mon premier voyage à New York : j'avais alors un job d'été au Canada,  
et je suis donc arrivé à New York par la route. Avec quelques copains,  
nous avons pris une semaine de vacances et sommes descendus de Montréal.  
Nous avons découvert la skyline de Manhattan, comme on doit la voir, en  
arrivant par le nord. C'était l'été au début des années 80; il faisait  
une chaleur extrême. Il y avait une sorte de sensualité dans cette ville  
prise par la canicule, elle donnait vraiment à voir sa respiration, sa  
transpiration même. La nuit les habitants en venaient à dormir sur les  
escaliers de secours. C'était un des étés très chauds comme il peut y en  
avoir à New York, où la température monte jusqu'à 35° à 40° Celsius.

Cela collait-il au fantasme de cette ville que vous connaissiez déjà par  
le cinéma ou la littérature ?

Oui, c'était comme dans un film. Le cinéma prend la réalité comme point de  
départ mais ce qui est fabuleux avec les Etats-Unis, c'est que la réalité  
devient elle-même cinématographique et parfois on n'arrive pas à faire la  
part des choses. Les boutiques, les attitudes dans la rue, les voitures,  
les bruits participent à cette mise en scène : on ne sait pas si la sirène  
des pompiers à New York retentit pour qu'ils se frayent un passage dans la  
circulation ou si c'est la bande son idéale pour un film. Voilà pourquoi  
on n'est pas déçu à New York, et c'est le miracle du XXe siècle américain  
: l'aller-retour entre ce qui est représenté et la réalité. L'un et  
l'autre s'influencent.

Est-ce toujours vrai aujourd'hui ?

Il faut tout de même dire que New York, il y a trente ans, avait des  
quartiers, des rues et des avenues à ne pas franchir. Comme par exemple  
l'Ouest de la Septième. Et peut-être que c'était aussi la singularité  
et le charme de cette ville à condition de ne pas être victime d'une  
agression. Ça faisait partie de son côté très vivant. Pour avoir un espace  
public vivant, il faut accepter qu'il y ait aussi une certaine forme de  
violence. Pas forcément une violence très intense, mais la rencontre  
fortuite, qui est indissociable de l'espace public. Quand je vois Soho ou  
Meatmarket aujourd'hui, c'est tout à fait autre chose : je constate que  
les grandes enseignes du luxe, comme à Hong Kong, Singapour et ailleurs,  
ont transformé la ville en un gigantesque centre commercial un peu

S aseptisé.

C

S New York s'est-elle trahie?

New York a certainement perdu un élément de sa vitalité, de son côté un peu sauvage qui faisait nettement partie de sa séduction. Mais j'imagine que quand on est maire d'une grande ville, ou même urbaniste, on se demande comment parvenir à l'équilibre entre cette liberté, cette improvisation et en même temps un certain polissage des pratiques de la cité. Mais là, à Soho notamment, on est passé clairement du côté des quartiers bobos de luxe.

S'est-on trompés sur New York ? Est-elle tout sauf une ville américaine ? 95 % des Américains ne vivent pas dans une ville comparable.

Dès qu'on voyage un peu aux Etats-Unis, on se rend compte que New York est une enclave dans ce pays. Est-ce une enclave de l'Europe ? Je ne le crois pas. Ce qui est magique avec elle, c'est qu'elle a su se créer sa propre histoire, à mi-chemin entre la vieille Europe et les Etats-Unis. Elle a réussi à avoir son propre monde urbain qui détonne avec celui de Chicago par exemple, l'autre grande ville verticale historique américaine. Le gratte-ciel est apparu d'abord à Chicago mais une fois sur place, on voit très nettement la différence. Sans même parler de Houston, San Antonio, des grandes villes beaucoup plus liées à un territoire, à l'immense plaine. Ce sont des villes typiquement américaines qui représentent un point de concentration urbaine au milieu de ce qui est vraiment la culture et le territoire des Etats-Unis. New York, c'est un peu « hors sol » d'une certaine façon, ce n'est pas un hasard si elle est dominée par un caractère insulaire. Territorialement, New York est sur une ligne entre l'océan Atlantique et les Etats-Unis, entre la culture américaine et la culture européenne.

On viendrait donc de partout pour habiter à New York, des Etats-Unis mais aussi très souvent d'ailleurs. A ce propos, vous avez vu les dessins de Charlélie et la façon dont un Français venu s'y installer regarde cette ville. Qu'en pensez-vous ?

Pour commencer, Charlelie n'est pas passé par Ellis Island, il est arrivé par Newark. Mais son histoire est intéressante, il dit: « je viens là après un événement personnel ». On est là vraiment dans cette idée de New York « hors-sol » mais ouverte à tout le monde. Le melting pot que nous évoquions ne se limite pas seulement aux races et aux cultures, il rassemble aussi des gens que la vie a malmenés, qui veulent prendre un nouveau départ. L'histoire de Charlelie telle qu'il la raconte avec ses dessins est assez caractéristique, il s'est mis en quelque sorte dans la position de l'émigré arrivant à New York. Ce qu'il voulait, il le dit, c'est se reconstruire. Ce n'est pas simplement un lieu où on habite entre quatre murs, mais une ville dont on attend qu'elle ait une répercussion sur sa propre vie, une interaction, et je crois que c'est ce que montre son récit dessiné.

C'est une ville qui protège ? Du moins qui le protège ?

Dans son histoire, cette interaction a finalement été bénéfique mais au

S bout de quelques années. En même temps, ce qui me frappe dans ses dessins,  
C c'est la superposition, le mouvement. On sent bien que c'est aussi une  
S ville, où tout est toujours en train de bouger, de s'exprimer et où  
il est facile de se fondre. Tous les styles de vie, d'habillement, de  
comportement sont permis. Vous êtes protégés parce que vous disparaissiez  
dans la foule. En même temps c'est une ville qui demande énormément  
par son énergie, où l'on s'expose beaucoup, où il y a l'idée aussi de  
compétition.

Est-ce une ville qui entretient un rapport organique important avec ses  
habitants ?

On le voit très bien dans les dessins de Charlelie. C'est d'ailleurs  
ce qui m'a frappé : la vision qu'il a de la ville est intimement liée  
aux habitants. Ce n'est pas une vision « technique », où l'on détaille  
l'organisation géographique : parcs, avenues, etc. Chaque fragment de  
ville est indissociable d'une petite histoire humaine, de silhouettes,  
d'anecdotes. C'est certainement le cas de toute ville réussie mais à mes  
yeux c'est particulièrement vrai à New York, qu'on associe toujours à la  
petite épicerie au coin de la rue ouverte jour et nuit, à l'endroit où on  
va acheter son sandwich, à la musique de la ville... New York a su créer  
une scénographie avec ses taxis, ses bus, ses camions de pompiers, ses  
policiers. Le mouvement, la foule, la succession infinie de blocs, tout  
dans New York est support à une histoire. En cela, elle diffère de la  
ville européenne qui impose sa scénographie monumentale, certes sublime,  
mais aussi écrasante. A Paris, si vous êtes rue de Rivoli ou place de  
la Concorde, vous essayez de trouver votre place dans cette ville très  
imposante. En cela, elle diffère de la ville européenne qui impose une  
scénographie monumentale dans laquelle nous essayons, de trouver notre  
place. A Paris, si vous êtes rue de Rivoli ou place de la Concorde, vous  
essayez, de trouver votre place dans cette ville très scénographique et  
imposante.

A New York, je n'ai jamais ressenti cela, .New York, c'est tout de  
suite votre histoire et c'est ce qu'on retrouve bien dans les dessins  
de Charlelie. Là-bas, un immeuble historique, c'est avant tout un  
bâtiment reconverti, utilisé, ancré dans le présent. Evidemment, il y a  
des immeubles anciens à New York, mais on ne trouve pas cet affichage  
intimidant de monument « classé historique ».

Le 11 septembre vu par un architecte ? Quand vous apprenez la nouvelle,  
que les deux tours sont frappées, que se passe-t-il en vous ?

Je l'ai vécu, comme tout le monde, évidemment. Et c'est pourquoi nous  
sommes ici en train de discuter de New York; cette ville est pour la  
planète entière un symbole : frapper New York, c'était justement frapper  
tout ce que l'on vient d'évoquer, notre enfance, le cinéma, la culture,  
le rêve européen d'expansion, toutes ces choses.. Je me souviens qu'à  
l'agence, comme partout ailleurs, les gens regardaient la télévision et  
pleuraient. D'un point de vue professionnel, et en prenant du recul, j'y  
ai vu paradoxalement la force de l'architecture. On a ainsi constaté  
que le World Trade Center, affectueusement appelé les Twin Towers, était  
vraiment un monument new yorkais, américain, voire planétaire. Ces  
plateaux de bureaux banalisés, au service de multiples sociétés anonymes,  
étaient aussi symboliques que Notre Dame de Paris, ou la Tour Eiffel.

S C'était le Taj Mahal new yorkais. ! On s'est rendu compte par cette  
C absence, par cette destruction, que ces bâtiments ultra fonctionnels, sans  
S aucune décoration, sans aucune aspérité pour l'imaginaire étaient devenus  
des icônes monumentales. L'architecture, même au XXIe siècle, reste une  
des bases de l'appartenance à une société, à une culture.

Donc les terroristes ont vu juste.

Cette idée m'a encore frappé en voyant le vide lors de mon dernier séjour  
à New York cet automne.

C'est symboliquement ce que les terroristes pouvaient faire de plus fort.  
En fin de compte, cela n'intéresse presque personne de savoir qu'on a  
essayé d'attaquer le Pentagone, alors que c'est vraiment là que se trouve  
le pouvoir américain, le symbole militaire. Ce sont bien - j'insiste -  
deux tours de bureaux à New York, qui ont cristallisé toute la densité de  
l'événement.

Ces deux tours de bureaux dont vous pointez le paradoxe, c'étaient aussi  
des tours de Babel, toutes les nationalités s'y retrouvaient. Etait-ce  
l'incarnation de ce qu'est New York ?

Ce fut un événement extrêmement tragique qui s'est traduit en une  
succession de récits. L'histoire de celui qui n'est pas allé au bureau ce  
jour-là, de celui qui était en contact avec ses enfants et sa femme deux  
blocs à côté, etc... Tous ces fragments de vie qui font cette ville se sont  
tissés dans les heures qui ont suivi. De suite on a vu se construire le  
récit de cette lutte, de cette aventure.

Pour en revenir à ce qui m'a interpellé en tant qu'architecte, je  
retiendrai aussi le nuage de poussière blanc qui semblait avaler la ville.  
Ce qui a vraiment frappé les esprits, était de voir l'avancée de cette  
chose informe dans la grille new yorkaise avec ses rues qui se coupent à  
angle droit. Ce nuage blanc comme l'écho de la destruction des tours et de  
la ville submergée sous sa propre poussière, était le symbole parfait de  
la catastrophe urbaine.

Aujourd'hui, nous sommes sept milliards sur Terre et la moitié de  
l'humanité vit dans des villes. Les terroristes, en touchant une ville au  
lieu d'assassiner un président américain, ont voulu frapper le cœur du  
monde. Le pouvoir serait donc dans la ville et, celle-là en particulier.  
L'histoire de la ville, en tout cas en Occident, est celle de l'histoire  
de notre culture contemporaine. Il y a certainement d'autres cultures  
possibles, mais c'est à partir de la civilisation urbaine, dans des  
villes comme Florence, New York, Paris, Bruges, que se sont créées  
la littérature, la peinture, la musique. Comme je suis d'un naturel  
optimiste, je pense que la ville entraîne avec une culture faite  
d'ouvertures, de rencontres, de dialogues et d'échanges. Les terroristes  
sont généralement partisans de la fermeture, de l'idéologie, d'un parti  
extrémiste, il est clair que pour eux frapper la ville, c'est frapper les  
habitants et toutes les potentialités démocratiques qu'incarne la ville.

Cette ville épopée, cette ville organique, sera-t-elle encore là demain ?  
New York a-t-elle encore un avenir ?

Un avenir bien sûr, lequel ? Il est difficile de le prédire. L'histoire  
de l'urbanisme fonctionne par cycles, même si ses modes ne sont pas aussi

S fugaces que dans le domaine du stylisme ou du cinéma. New York s'est  
C imposée à partir de 1910 et a peut-être atteint son âge d'or dans les  
S années 60-70. Je dis peut-être car il nous faudrait un peu de recul pour  
l'apprécier. Mais j'ai l'impression que maintenant s'infiltrer dans New  
York une idée de patrimoine, et nous trouvons ça normal. Au début, la  
culture de New York a énormément choqué les architectes et les urbanistes  
européens: on y détruisait sans pitié pour reconstruire. C'est la  
première ville où on associait l'architecture à un temps de retour sur  
investissement. Si l'investissement est sur 20 ans et qu'au bout de 20  
ans vous avez « amorti » votre immeuble, sa valeur comptable vaut zéro.  
Donc, on peut le détruire et le remplacer. New York a cassé Pennsylvania  
Station qui était quand même un lieu mythique, pour y ériger des bâtiments  
assez quelconques. J'ai l'impression que ce renouvellement est en train  
de prendre fin. Parce que tel immeuble de bureau appartient maintenant à  
l'histoire de New York et qu'il devient inconcevable de le détruire.

Le Flat Iron est devenu un symbole mondial.

Tout à fait! Et heureusement. Je pense que le destin inévitable de cette  
ville, à un moment donné, va être de représenter ce qu'elle était au XXe  
siècle. Mais c'est une question à long terme, car il suffit de voir le  
temps que ça prend pour Paris. Capitale du XIXe siècle, Paris risque fort  
de devenir au XXIe la Venise de l'Europe. Cela prendra un certain temps  
pour New York, car la ville fait toujours preuve de vitalité, mais cela me  
semble inévitable.

Pourtant, on n'a pas imaginé une seule seconde refaire les Twin Towers  
à l'identique pour garder ce qui aurait été un symbole, pour dire :  
Attention! Vous avez touché à notre patrimoine ».

Ça a fait l'objet d'un débat. On attend maintenant de voir le résultat  
pour juger. Il était très difficile d'oser dire qu'on allait refaire à  
l'identique des bâtiments de bureau. Car bien vite les gens ont fait  
remarquer que ces bâtiments étaient bas sous plafond, peu pratiques,  
plein d'amiante. Et il y a eu cette incompatibilité : ignorer la fonction  
symbolique de ces tours, si on les réduisait simplement à un centre  
d'affaires. Je pense que c'était discutable; si on faisait un parallèle  
avec Notre Dame de Paris la question de la reconstruction à l'identique  
ne se poserait même pas. Maintenant, il faut voir le résultat. Reste à  
espérer que ce soit génial.

Jusqu'à présent, la ville a été l'endroit où on se retrouvait.  
Aujourd'hui, à l'heure d'Internet, a-t-on encore besoin d'elle? Faut-il  
encore aller à New-York puisqu'à côté de la cité vit un réseau mondial  
qui nous dispense de nous déplacer?

C'est un débat extrêmement intéressant, surtout quand son métier est de  
construire des bâtiments. Il y a des matins où on se lève en se demandant  
à quoi ça rime. Prenez par exemple un bâtiment universitaire. Aujourd'hui,  
vous pouvez apprendre de chez vous, à distance, à l'heure de votre choix.  
Il en est de même pour votre lieu de travail, vous pouvez rester chez  
vous. Or, comme on l'a dit, plus de la moitié de la population mondiale  
est devenue urbaine. De plus, il faut savoir de 80% de celles-ci sont sur  
des zones littorales. Non seulement les campagnes se dépeuplent, mais

S l'intérieur des continents se vide également. Les gens se regroupent,  
C dans des mégavilles qui finissent par se toucher les unes les autres,  
S comme au Japon. L'attrait de la ville ne se dément pas, bien au contraire,  
il se superpose à l'essor de ces nouveaux moyens de communications et  
d'information.

Mais peut-être est-on entre deux générations? La prochaine n'aura pas  
nos critères, elle considérera peut-être qu'elle n'a pas à se déplacer  
physiquement puisqu'elle pourra travailler et vivre de chez elle,  
n'importe où dans le monde.

L'Europe a su développer à la fois les villes et leur arrière-pays.  
Prenons la France, depuis Colbert c'est une évidence, et le TGV a encore  
accentué la continuité de cette politique territoriale. Même si vous  
habitez dans un village au fin fond de n'importe quelle région française,  
vous êtes à une heure ou deux d'une grande ville et finalement vous vivez  
comme un urbain. Ce n'est pas ce qui est en train de se passer dans le  
monde : les campagnes deviennent des non-lieux, elles sont désertées,  
restent très appauvries. Aujourd'hui il y a plus de points communs entre  
un habitant de Shanghai et de Sao Paulo, un Parisien ou un New Yorkais  
qu'il n'y en a entre un habitant de Shanghai et un Chinois vivant dans  
un village à cinq cents kilomètres de la grande ville. Cela me fait  
penser à un roman de science-fiction de Jean-Christophe Rufin, Globalia,  
où l'auteur imagine que les gens ne circulent plus dans le monde que de  
villes en villes ; celles-ci y sont hermétiquement closes, parce qu'il n'y  
a plus aucune sécurité et qu'elles sont assiégées par un ailleurs toujours  
inquiétant. Nous n'en sommes heureusement pas là! Mais l'évolution tend  
vers une concentration des richesses et une sophistication de la vie dans  
les villes.

A Shanghai vous avez été, pour l'exposition universelle, l'architecte du  
pavillon français. Comment avez-vous jugé le pavillon américain ?

Ce pavillon a une histoire particulière. Sa création a été décidé  
au dernier moment, quelques mois seulement avant l'ouverture de  
l'exposition. Si je me souviens bien, il fallait qu'il soit entièrement  
sponsorisé, sans aucune subvention de l'état fédéral. En étant indulgent,  
on pouvait l'apprécier comme une reconstitution d'un studio de cinéma. Il  
était en fait conçu comme un grand hangar à l'intérieur duquel on passait  
des films sur écran géant. Le public était accueilli par un discours filmé  
de Barack Obama, très ouvert, très généreux sur l'amitié entre les peuples  
chinois et américains.

Mais que montrait-il de la perception américaine de la ville notamment  
pour les Chinois ?

Pour tout vous dire, très peu. C'était une communication très  
institutionnelle avec des interventions d'Hilary Clinton, de Barack Obama  
et d'autres politiques et personnalités américaines.

S Traditionnellement, les expositions universelles montrent quel est le  
C présent et surtout l'avenir de chaque pays. Les Américains ont donc  
S expliqué que leur avenir passe par la Chine ?

Les plus grandes agences d'architecture font aujourd'hui une part très importante de leur chiffre d'affaire en Chine. Les Américains comme le monde entier regardent la Chine avec les yeux de Chimène. C'est LE marché où il faut être. Pour ma part, je préfère parler en termes de questions posées plutôt que de marché. Il est clair que la question de la ville aujourd'hui se pose plus en Inde et en Chine qu'elle ne se pose aux Etats-Unis ou en Europe. L'invention de la ville du XXIème siècle va se faire là-bas, c'est évident.

Shanghai, est-elle une rupture par rapport à New York, ou une continuité ?  
Shanghai est-elle la nouvelle New York ?

En termes de vitalité, oui! Shanghai est la nouvelle New York. Quand j'y vais, je me dis que j'ai de la chance : être à Shanghai en 2011, c'est comme être à New York en 1911. Pourquoi? Parce que c'est le plus grand chantier de la planète, parce que c'est aussi une ville nocturne où les gens travaillent et font la fête avec la même intensité. Mais il y a des différences. En particulier, le site, Quand il s'agit de ville, la géographie compte.

Shanghai est coupée en deux par le fleuve Huangpu et cette coupure se traduit par deux approches urbaines et deux villes radicalement différentes. Il y a la vieille ville de Puxi, celle qui m'intéresse le plus et qui m'a inspiré l'idée de ville sensuelle, ville qui superpose la skyline des gratte-ciels contemporains à la ville chinoise horizontale, grouillante de vie avec ses échoppes ouvertes jour et nuit. Et de l'autre côté du fleuve, à Pudong, il y a la ville verticale internationale très récente et qui serait plus proche de Houston ou Dallas que de New York. On y trouve tous les mauvais côtés de l'urbanisme générique. C'est une ville un peu froide, un peu amnésique et surtout hyperfonctionnelle au sens où tout est clairement enterré, séparé, fractionné.

Quand on a quinze ans aujourd'hui à Shanghai, rêve-t-on d'aller à New York ou n'en a-t-on pas besoin ?

Il faut se rendre compte que désormais beaucoup de gens vont naître et mourir à Shanghai, Pékin ou Bombay sans jamais quitter leur immense ville, un phénomène complètement nouveau aujourd'hui. A l'inverse, à New York on peut toujours s'échapper, aller à Long Island, quitter la ville, partir vers l'ouest.

Ce qui est nouveau, excitant ou effrayant, c'est l'immensité de la ville asiatique qui s'approche des vingt à trente millions d'habitants. Cela représente trois, quatre fois New York. Ce sont des mondes, des univers qui se referment sur eux-mêmes et qu'on ne quittera pas si facilement.

Y-a-t-il encore un imaginaire américain chez les Chinois que vous avez rencontrés à Shanghai ?

Quand on creuse un peu et qu'on commence à connaître des Chinois (c'est d'ailleurs très difficile) on s'aperçoit que beaucoup d'enfants de la classe chinoise la plus aisée ainsi que des cadres du parti vont faire



S vont faire leurs études aux Etats-Unis. Il n'y a pas que le cinéma aux  
C Etats-Unis, il y a aussi un formidable système universitaire extrêmement  
S attractif, qui perdure. Aussi, le rêve américain va-t-il certainement se  
prolonger grâce aux universités.

En d'autres termes Shanghai est-elle la nouvelle New York ?

Je crois qu'on peut dire oui. En tout cas de mon point de vue d'architecte. Certes, il y a ceux qui critiquent, qui disent que la ville est kitsch, que les Chinois ne savent pas faire, qu'ils vont trop vite, etc... Mais ce qui est amusant - un historien de l'architecture me l'a montré - c'est de regarder les comptes-rendus de visites des architectes des Beaux-arts français de retour en 1900 de New York et Chicago. On y lit, mot pour mot, ce que les grincheux disent de Shanghai aujourd'hui. Il n'y a qu'à changer la date ! La critique qu'on fait de Shanghai est un siècle après exactement celle qu'on faisait de New York autrefois. En revanche il y a bien des différences fondamentales. D'un point de vue architectural et urbain, Shanghai est le laboratoire de la ville asiatique. Mais humainement, socialement, est-ce que la ville chinoise va être perméable à cette idée de communauté, de melting pot qui, on le disait, a quand même caractérisé New York ? Je constate que lorsqu'on est étranger à Shanghai, même si on est résident à l'année, on vit dans une bulle.

Un étranger à Shanghai n'appartient pas à une communauté: ce n'est pas un émigré, c'est un expatrié. Ce qui n'est pas pareil. Il y a toujours le sous-entendu du retour et pas de l'installation. J'ai du mal à imaginer que l'histoire se reproduise de ce point de vue là. C'est autre chose, on assistera à des croisements d'un autre type.

Votre tour Hypergreen aurait-elle plus sa place dans une ville comme Shanghai aujourd'hui que dans une ville musée comme New York ?

Peut être! Il est clair que même si un peu tout et son contraire se fait en Chine, aujourd'hui les bâtiments les plus innovants en matière d'environnement se feront indéniablement là. Parce que les questions liées à la voiture, à l'énergie - essentiellement produite par des centrales au charbon -, à la densité de la ville se posent avec une telle urgence que, pour des raisons évidentes, les solutions vont apparaître à Pékin, Shenzhen, Shanghai très prochainement.

Shanghai n'est pas une ville hypergreen mais cependant depuis quatre ans, tous les deux roues sont électriques! C'est toujours ça de moins comme pollution, et notamment sonore. Ici il est difficile de faire des pronostics, car les choses peuvent changer très rapidement. Et pourquoi pas en bien!

Paradoxalement, n'est-ce pas la chance de New York et de toute les villes américaines d'être encore si jeunes dans l'histoire pour pouvoir encore incarner pour quelques décennies voire plus, le lieu qui va attirer toute la planète ?

Cela va dépendre beaucoup de la persistance du rêve et de la dynamique de la culture, de la capacité de New York à séduire des personnalités comme Charlelie des peintres, des réalisateurs de cinéma, des écrivains. New York peut se survivre encore longtemps comme destination, à condition

S qu'elle soit toujours le sujet vedette de cette représentation. Je crois  
C que là aussi ça va être un challenge...

S

Ce n'est pas gagné ?

Si on regarde par exemple les revues d'architecture, on y voit de plus en plus de projets de villes en Chine. Reste que le cinéma chinois, ça n'est pas Hollywood, mais peut-être qu'un jour, dans leur capacité à tout dévorer, les réalisateurs américains iront planter leurs caméras et leurs nouvelles séries télévisées dans les rues de Shanghai plutôt que dans celles de San Francisco ou Los Angeles.

Quel va être maintenant le lien entre la ville américaine et la puissance de l'Etat américain ? Une puissance de plus en plus contestée, la Chine étant devenu le banquier des Etats-Unis ?

Ce qu'on voit à New York, c'est le côté très réactif de cette ville, même lors des crises qui frappent tout le pays. Je suis allé à New York très peu de temps après celle de 2008. Des restaurants ont fermé du jour au lendemain ; on voyait encore les nappes et les couverts dressés à l'intérieur. Aujourd'hui ces restaurants ont réouvert et bruissent d'activité. Même si New York est une ville un peu à part, son destin reste lié à la formidable industrie américaine. Quand vous atterrissez à New York, à Newark dans le New Jersey, comme Charles de Gaulle, vous traversez un immense territoire peuplé d'usines. Les Etats-Unis ont encore un formidable outil de production, des richesses naturelles et la puissance de l'imaginaire avec l'industrie du cinéma. Tout cela forme un solide trépied.

A l'image du rêve de la Silicon Valley, la ville de demain ne sera-t-elle pas une ville dématérialisée ?

Je travaille aujourd'hui sur un projet urbain pour régénérer le rêve de la Silicon Valley française qui s'appelle Sophia Antipolis et date de 1969. Sur place, j'ai réalisé qu'on a là une espèce de Los Angeles, certes plus modeste, qui va de Montpellier à Nice, une autre forme de ville, étalée, répandue. Et elle n'a pas bonne presse en ce moment, parce que c'est la ville de la voiture. Mais si les voitures se mettent à consommer moins, si on a des véhicules qui se déplacent avec un autre type d'énergie, peut-être qu'un jour cette forme de ville de type californien retrouvera du crédit. Pour l'instant, le transport est la bête noire des objectifs environnementaux. Et de ce point de vue là, New York peut passer - en tout cas Manhattan - pour une ville extrêmement vertueuse par sa compacité et sa verticalité du point de vue de l'optimisation des transports.

Par quelle ville et quand Shanghai sera-t-elle dépassée ?

Pour que la roue tourne, il faudrait que le XXI<sup>e</sup> siècle soit celui d'une ville en Afrique, mais ça n'en prend pas le chemin. Peut-être que juste derrière la Chine, il y aura l'Inde, un formidable pays avec une population très jeune, très inventive et qui paradoxalement, pour l'instant, en matière d'urbanisme, est embarrassée par sa politique intérieure. L'énergie en Inde est dilapidée par les attermoissements et les difficultés à sortir de grands projets urbains qui sont toujours contredits par tel ou tel grain de sable qui vient tout bloquer. Alors

S que la Chine, avec son régime hégémonique, certes discutable sur d'autres  
C points, permet, au contraire, de planifier, année après année, la  
S croissance urbaine. Comme le Baron Hausmann l'a fait pour Paris au XIXème  
siècle.

La nouvelle génération d'architectes n'a-t-elle plus besoin d'aller à New  
York ?

Vous savez, une sorte d'annexe de la Villa Médicis a été créée au Japon  
il y a quelques années. En tant que professeur, je vois mes étudiants  
se tourner de plus en plus vers l'Asie. Donc il faut être clair, la  
génération qui a 20 ans aujourd'hui éprouve un très grand intérêt pour  
l'Asie. Les grandes universités chinoises, Tsinghua à Pékin ou Tongji  
à Shanghai, font réellement le plein d'étudiants occidentaux grâce à des  
bourses. Ces jeunes trouvent rapidement un emploi. Si vous êtes architecte  
occidentale - et je crois que pour les autres professions c'est un peu  
pareil - aujourd'hui, en Chine, vous êtes embauché dans la journée. Ce  
n'est pas tout à fait la situation du marché du travail en Europe.

Donc un nouveau 11 Septembre n'aura pas lieu à New York?

Les Etats-Unis restent quand même les Etats-Unis et on voit bien que  
la Chine ne se destine pas à avoir la même visibilité dans le monde.  
Les Américains sont un peu prisonniers de leur rôle de gendarme. Ils  
ont inscrit leur puissance au XXe siècle par leur capacité à intervenir  
militairement presque partout autour de la planète.

Et si cette Amérique là tourne la page faute de moyens et d'envie? Est-ce  
la fin de l'Empire?

Oh, je ne crois pas que ce soit le cas, on n'en est pas là.

Américains gendarmes et Chinois commerçants, cela va continuer?

Le monde ne se réduit pas à cette simple opposition; on pourrait parler  
aussi des pays d'Amérique du Sud, de l'Inde et des autres pays asiatiques  
qui tous renvoient à une plus grande complexité du panorama international  
; nous ne pouvons plus résumer celui-ci à une ou deux superpuissances.

Revenons à Shanghai: sera-t-elle la ville de demain ? On garde le souvenir  
de Brasilia, ville paraît-il modèle et qui n'a pas fonctionné comme prévu  
?

Effectivement. Brasilia c'est vraiment la volonté, je dirais régaliennne de  
prendre le centre de gravité du pays, un plateau où il n'y avait rien et  
d'y créer de toutes pièces cette capitale. Si vous lisez l'autobiographie  
d'Oscar Niemeyer, vous y trouverez le récit de ses trajets en voiture.  
C'était fou: comme l'aéroport n'était pas construit, il quittait Rio par  
les routes pour aller sur le chantier.

Shanghai n'est pas Brasilia, même si son histoire est récente c'est  
aujourd'hui une métropole de taille mondiale. J'y vais depuis 7 ans et je  
trouve qu'elle fonctionne réellement de mieux en mieux à tous points de  
vue. Les immeubles s'ajoutant aux immeubles, elle a su créer sa propre  
skyline devenue unique au monde. Si vous n'en prenez qu'une portion vous

S vous dites qu'en effet c'est kitsch, un peu commercial. Mais .à l'occasion  
C de l'exposition universelle, des dizaines de kilomètres de viaduc ont  
S été éclairés en bleu, et les gratte ciels se sont transformés en affiche  
lumineuse géante donnant ainsi au décor nocturne urbain une intensité  
inconnue jusqu'alors. Après cela si vous allez dans une autre ville, y  
compris New York, vous trouvez la nuit un peu terne, un peu triste.

Cela joue-t-il avec la sensualité de la ville ?

Ça joue totalement avec la sensualité de la ville. J'ai fait visiter  
Shanghai à de nombreux amis à l'occasion de l'exposition universelle. Eh  
bien, quand vous êtes au bord du fleuve, que vous regardez la ville se  
refléter sur le fleuve Huangpu dans sa féérie lumineuse, vous vous dites :  
«Pauvre Time Square» ; même Tokyo ou Hong Kong, villes asiatiques pourtant  
très chères, à nous, voyageurs occidentaux ne peuvent rivaliser. Je ne  
connais pas de spectacle urbain aussi enthousiasmant, aussi sensuel, que  
cette vue-là de Shanghai.

Vous avez un an de congé New York ou Shanghai ?

C'est là où je vais trahir mon âge, je vais à New York!